

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Le Nigog* et la modernité : un héritage complexe**

Le Nigog, ouvrage collectif, *Archives des lettres canadiennes*,
Tome VII, Montréal, Fides, 1987, 388 p.

Agnès Whitfield

Numéro 50, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38711ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Whitfield, A. (1988). *Le Nigog* et la modernité : un héritage complexe / *Le Nigog*, ouvrage collectif, *Archives des lettres canadiennes*, Tome VII, Montréal, Fides, 1987, 388 p. *Lettres québécoises*, (50), 58–59.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le Nigog et la modernité : un héritage complexe

Le Nigog, ouvrage collectif, *Archives des lettres canadiennes*, Tome VII, Montréal, Fides, 1987, 388 p.

Revue polémique fondée à Montréal en 1918, *Le Nigog* fut au cœur de la querelle du régionalisme. Portant bien son titre, mot d'origine indienne désignant «un instrument à darder le poisson» (p. 33), la revue combattait l'idéologie du terroir en réclamant la liberté du sujet et la primauté de la forme. L'opposition fut pourtant de courte durée. Au bout d'un an, *Le Nigog* cessa de publier; ses fondateurs se dispersèrent. Mais quel était, au juste, son héritage? Quels principes artistiques la revue défendait-elle? Quelle était son rôle dans cette querelle des régionalistes et des «exotistes» qui devait marquer l'évolution des lettres québécoises? Voici quelques-unes des questions que posent les collaborateurs de ce septième volume des *Archives des lettres canadiennes*, série d'études d'histoire littéraire publiée par le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

L'ouvrage se présente en trois volets. Le premier, intitulé «La Genèse et l'expression d'une pensée», porte sur l'aventure du *Nigog*, son histoire et celle de ses fondateurs. Armand Guilmette se place d'emblée dans la perspective de la querelle du régionalisme, se donnant comme objectif «d'établir le parcours des influences qui ont engendré la confrontation : le mouvement des idées dans le milieu parisien, les groupes d'avant-garde, l'adhésion des jeunes Canadiens aux idées nouvelles, les textes provocateurs du *Nigog* et la réaction des régionalistes» (p. 12). Bien documentée, cette étude arrive pourtant difficilement à se détacher des nombreux faits anecdotiques pour faire valoir une nouvelle vue d'ensemble. En donnant la priorité à la perspective de l'époque, et surtout à celle de 1918, l'auteur aurait-il voulu échapper à la nécessité de trancher parmi les diverses interprétations avancées depuis? En tout cas, c'est là à la fois l'intérêt et la faiblesse de son étude.

Moins ambitieux, les trois articles subséquents retracent les événements marquants de la vie artistique des trois fondateurs de la revue. Dans une analyse claire et instructive, Jean-Guy Hudon corrige des imprécisions dans la biographie d'aristocrate attribuée habituellement à Robert de Roquebrune. Il examine ensuite la participation du romancier au *Nigog*, retrouvant dans le style «énergique, direct, provocateur» (p. 96) du credo artistique de la revue, l'écho de sentiments que Roquebrune avait déjà exprimés dans des articles publiés en 1916. N'hésitant pas à confronter les contradictions dans la vision artistique et la vie du romancier, notamment autour de son image de «parisieniste», Jean-Guy Hudon réussit à éclairer l'aventure personnelle et professionnelle de Roquebrune et, par la même occasion, mais à un moindre degré, celle de l'équipe.

Dans les deux articles suivants, Bernadette Guilmette décrit à tour de rôle la vie des deux autres fondateurs du *Nigog*. L'article sur Léo-Pol Morin est plus riche, sans doute à cause de l'envergure de ses activités musicales, que celui sur Fernand Préfontaine, architecte de formation, qui «voyait à l'organisation pratique et à la bonne marche» de la revue (p. 171). On regrettera seulement dans un travail autrement bien appuyé, une certaine tendance à des rapprochements plutôt équivoques, l'auteur trouvant, par exemple, des affinités entre Préfontaine et Kafka en passant par Genette (p. 158).

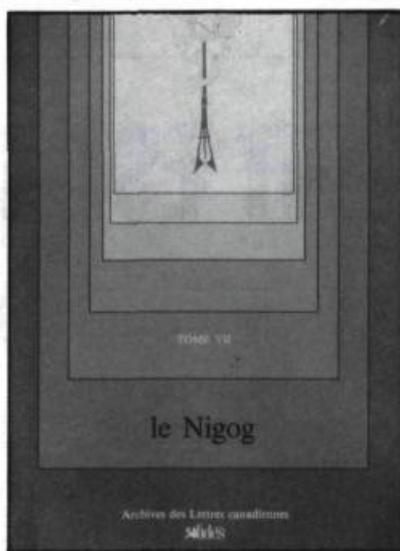
Le deuxième volet de l'ouvrage, intitulé simplement «La Littérature», réunit trois études. L'article de Jacques Blais sur la poésie du *Nigog* est le plus fouillé. L'auteur examine systématiquement une trentaine de textes (poèmes, comptes rendus, essais critiques) parus dans la revue afin de «mettre en évidence les aspects les plus caractéristiques de la conception que se faisait, de la poésie,

l'équipe du *Nigog*» (p. 176). Les prises de position de la revue sont motivées d'abord par rapport au contexte général : la guerre mondiale, les insuffisances du système d'éducation, la domination anglaise des milieux culturels et artistiques montréalais, l'émergence de nouveaux poètes américains et l'exemple parallèle de Nelligan et l'inactivité relative de l'École littéraire de Montréal (p. 177-178). Jacques Blais précise ensuite les principes énoncés dans le corpus critique (liberté, désir de renouveau, modèles éclectiques mais préférences pour le symbolisme) avant de les confronter avec les textes de création. Sa conclusion situe tant les limites que les ambitions de l'aventure moderne du *Nigog*.

Le *Nigog* aurait-il influencé l'évolution du genre romanesque? Partant non d'une étude du discours de la revue sur le roman mais d'une comparaison de la production romanesque des années 1908-1918 et 1918-1928, Jean-Paul Lamy offre une réponse prudente à cette question difficile. Si le roman d'après 1918 se révèle plus contemporain par ses thèmes et plus conscient de l'enjeu esthétique, «il semble bien que [ces] progrès soient redevables surtout au mouvement de *L'Action française*» (p. 213). Le *Nigog* aurait quand même «forcé les uns et les autres à une réflexion utile, voire nécessaire sur l'art et la littérature» (p. 216). Cette conclusion est appuyée de façon plus concrète par Kenneth Landry dans son article sur «Le *Nigog* et la critique littéraire» : «les «exotistes» ont probablement contribué, par leurs interventions critiques, à corriger les abus les plus flagrants du terroirisme, surtout en ce qui a trait à l'usage immodéré de schémas répétitifs et de carcans linguistiques» (p. 231). L'intérêt principal de cet article réside pourtant moins dans son analyse des positions critiques défendues par l'équipe du

Nigog que dans l'attention qu'il accorde à la conception que se faisait cette équipe de la fonction même de la critique littéraire. L'ouverture de la littérature nationale à la modernité passerait surtout par la rééducation du public par une critique renouvelée, consciente de son importance dans la constitution d'une littérature (p. 233). L'auteur touche ainsi à un thème abordé par d'autres collaborateurs, à savoir la nécessité de réexaminer l'opposition entre le patriotisme des régionalistes et l'universalisme des «exotistes».

Le dernier volet de l'ouvrage élargit le débat aux autres arts. Dans un article bien appuyé, Esther Trépanier analyse les idées préconisées par *Le Nigog* dans le domaine des arts plastiques. À la primauté de la forme soulignée par d'autres, elle ajoute la «notion de subjectivité créatrice [...] un des paradigmes de la pensée moderne occidentale» (p. 241) ainsi que l'influence de la science en tant que pratique «autonome» (p. 242). Moderne par sa conception générale de l'art, l'équipe du *Nigog* aurait été plus traditionnelle, cependant, sur le plan des procédés picturaux. L'article de Pierre-Richard Bisson sur «*Le Nigog* et l'archi-



tecture» met en valeur un aspect souvent négligé de la revue, revenant ainsi sur la contribution esthétique de Fernand Préfontaine. L'analyse, bien menée, se fonde sur les articles et les illustrations de la revue. On retrouve les mêmes contradictions relevées par Esther Trépanier. La musique fait l'objet du dernier article de l'ouvrage. Partant du jugement catégorique de Léo-Paul Morin, «l'art musical canadien n'est pas

(p. 317), Hélène Paul renouvelle le débat sur l'universalisme de la revue. Au-delà des excès de Morin, elle voit dans son intérêt pour les musiques anglaise, russe et espagnole, la recherche de modèles pour la création d'une musique authentiquement nationale. L'ouvrage se termine par une bibliographie et un index, établis respectivement par Bernadette Guilmette et John Hare.

Le bilan du volume? Si on y trouve certaines inégalités et répétitions, inévitables dans un ouvrage collectif, on en appréciera néanmoins la conception générale et notamment l'inclusion du volet sur les arts. Cet ouvrage dresse surtout un tableau nuancé de l'aventure du *Nigog* à partir duquel on peut mieux évaluer son impact ultime, certes complexe. C'est dommage, seulement, que ce tableau ne soit pas encadré par une introduction et une conclusion qui auraient pu mieux définir l'enjeu des analyses et en offrir la synthèse. □

Vamp
Christian Mistral

352 pages, 19,95 \$

Christian Mistral

Tout l'été dans une cabane à bateau
Pierre Gobeil

152 pages, 14,95 \$

Pierre Gobeil

Rue des Petits-Dortoirs
Denis Bélanger

144 pages, 14,95 \$

Denis Bélanger

Vamp

«Un roman choc, foisonnant, (...) dont les phrases s'emballent, palpitent, frémissent... Il y a dans *Vamp* des pages d'une rare intensité.»
Michel Dumas, Voir

Tout l'été dans une cabane à bateau

Un roman qui renoue à sa manière avec la tragédie grecque et qui tente d'exorciser les figures ombragées du désir et de la mort

Rue des Petits-Dortoirs

«Un petit roman très important pour renouveler le discours amoureux, (...) sa première qualité étant de charmer pour mieux donner à penser.»
Jean-Roch Boivin, Le Devoir